

qu'offre la vaillante phalange des classes du soir : jeunes gens trop peu nombreux—comme toutes les élites d'ailleurs—qui, deux ou trois soirs par semaine et durant six mois, s'arrachent à des délassements bien légitimes après une journée de travail ; hommes plus âgés qui, comprenant plus tard la valeur des connaissances, reviennent s'outiller mieux et donner à l'indolente jeunesse vouée aux plaisirs l'un des plus éloquents avertissements.

Les progrès ont été lents, il faut bien l'avouer. Ajoutons cependant que ce qui s'est accompli dans les difficiles conditions d'un début aurait pu être décuplé, si on avait donné à un enseignement aussi fécond, par la presse, la revue, le tract, etc., l'atmosphère qu'il lui faut ; si l'on avait réussi à appuyer l'effort généreux d'un gouvernement de l'active coopération, nous dirions de l'apostolat des classes dirigeantes, des producteurs intéressés, ainsi que de l'entière confiance des classes ouvrières.

VESTIGES ANTÉRIEURS

Il convient de relever, au chemin de notre histoire, les premiers vestiges d'enseignement technique ; notre âge doit aux efforts qu'elle consigne au moins un souvenir reconnaissant.

Tout d'abord, inclinons-nous très bas et contenons notre surprise. Le vieux Québec, si arriéré aux regards de ceux qui, venus plus tard, croient que tout a commencé avec eux, Québec possédait vers 1668, une "école des arts et métiers" florissante, dont Mgr